Document generated on 07/17/2025 8:32 a.m.

Séquences : la revue de cinéma

Prendre le large
Fraternité sans frontières

Charles-Henri Ramond

Number 313, April 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88927ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ramond, C.-H. (2018). Review of [Prendre le large : fraternité sans frontières]. *Séquences : la revue de cinéma,* (313), 36–36.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Prendre le large

Fraternité sans frontières

CHARLES-HENRI RAMOND

L'effondrement progressif du milieu industriel a été décrit par le cinéma français récent en de multiples occasions. Outre Laurent Cantet, pionnier en la matière, de nombreux cinéastes ont tenté, avec une virulence plus ou moins marquée, d'en dépeindre les conséquences sur le tissu social hexagonal. ***Prendre le large*** s'inscrit en droite ligne de cette filmographie réaliste, avec au cœur de son récit, un douloureux déracinement en guise de reprise en main.

Sixième long métrage de cinéma de l'acteur-réalisateur Gaël Morel, ***Prendre le large*** est une tentative sincère de mettre en image un exemple concret des nombreux ravages de la mondialisation. Son assise et ses personnages réalistes donnent à cette production modeste des allures de critique de société, mais qui ne se résume pas qu'à la monstration d'une dramatique descente aux enfers. Elle se nomme Édith. Elle vit seule et à 45 ans, se contente de son emploi dans une firme textile de la banlieue lyonnaise. Mais la compagnie fermera bientôt ses portes pour des raisons de compétitivité. Avec délicatesse et soucis de réalisme, Morel dresse le portrait d'un tissu social qui se délite progressivement. Et c'est à Tanger qu'Édith (Sandrine Bonnaire, solide comme un roc) accepte de se délocaliser pour poursuivre sa carrière, refusant les indemnités de départ. Comme il l'avait fait dans ***Les chemins de l'oued*** (2002), le réalisateur fait de ce déracinement forcé un marqueur de l'identité. Car ce déplacement ne sera pas facile. Au Maroc, ce sera elle l'intruse, l'immigrée qui vient voler l'ouvrage des travailleuses locales. Toutes les références emmagasinées par Édith dans le passé devront donc être remises à zéro dans un pays à la culture et aux mœurs radicalement différentes. Ce sera dans le bus où on lui demandera de porter le voile, ce sera aussi à l'usine où elle devra faire face au mutisme de ses collègues pour ne pas perdre leur travail.

Dans sa première moitié, ***Prendre le large*** est empli d'âpreté et d'amertume. Le brusque changement de vie, le monde ouvrier, les relations humaines, tout n'est que violence ou désillusion. Le ressourcement marocain d'Édith ne se fait pas sans heurts. On y voit des employées pas toujours solidaires, un patronat sans âme et des rythmes de production proches de l'exploitation. Au creux de cette situation pénible, Édith trouve néanmoins le réconfort dans la progressive acceptation des différences. Une fragile mais sincère fraternité sans frontières s'instaure. En mettant la défiance de côté, Morel apporte à son récit et à ses personnages une touche appréciable de luminosité. Et Édith, jusque-là très peu expressive, de retrouver le sourire. La solidarité entre femmes, même si elle ne règle pas tout, permet au moins de supporter la douleur. Les confidences se font jour, les relations se dénouent et l'intrigue gagne indéniablement en humanité, sans tomber dans la naïveté.

Les confidences se font jour

Toutefois, la relative sobriété de l'ensemble — même si la dramatisation de certains rebondissements peut sembler forcée — se noie dans une conclusion au symbolisme surchargé. Maladroitement, Morel annule ainsi tous ses efforts de véracité pour conclure son drame social à la manière d'un conte de fées contemporain dont on peine à saisir le sens. Les motivations profondes amenant le personnage principal à se lancer dans ce parcours initiatique risqué nous avaient déjà paru opaques; l'épilogue, il faut bien l'avouer, fait déborder le vase de la crédibilité. Concernant la mise en scène, Morel démontre maîtrise et assurance dans ses plans toujours millimétrés, et dans des mouvements de caméra sachant alterner nervosité et douceur. Malgré tout, la facture visuelle reste conventionnelle. Essayant de rallier cinéma d'auteur strict et téléfilm consensuel, son film ne se démarque guère. Dans son rôle de femme perdue à la quête de ses repères, Sandrine Bonnaire livre une prestation solide, taillée à la mesure de son talent. C'est autour d'elle — et peut-être pour elle — qu'est construit le récit. C'est grâce à elle qu'il trouve toute sa justification.◢

Origine : France – **Année :** 2017 – **Durée :** 1 h 43 – **Réal. :** Gaël Morel – **Scénario :** Gaël Morel, Rachid O. – **Images :** David Chambille – **Mont. :** Catherine Schwartz – **Mus. :** Camille Rocailleux – **Son :** Pierre Mertens, François Mereu, Hervé Buirette – **Int. :** Sandrine Bonnaire (Édith), Mouna Fettou (Mina), Kamal El Amri (Ali), Ilian Bergala (Jérémy), Farida Ouchani (Najat), Nisrine Radi (Karima), Lubna Azabal (Nadia) – **Prod. :** Anthony Doncque, Milena Poylo – **Dist. :** A-Z Films